Marie-Madeleine de Cevins et Jean-Michel Matz,
*Formation intellectuelle et culture du clergé dans les
territoires angevins (milieu du XIIIe-fin du XVe siècle)*

Bernard Merdrignac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/850>

DOI : 10.4000/abpo.850

ISBN : 978-2-7535-1502-4

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2006

Pagination : 191-193

ISBN : 978-2-7535-0331-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bernard Merdrignac, « Marie-Madeleine de Cevins et Jean-Michel Matz, *Formation intellectuelle et culture du clergé dans les territoires angevins (milieu du XIIIe-fin du XVe siècle)* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 113-2 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2008, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/850> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.850>

Pour conclure, on remarque qu'aucune impression d'uniformité ne se dégage du décor sculpté. Contrairement à d'autres régions, il n'existe pas en Bretagne de productions en série. L'originalité bretonne réside dans l'utilisation des granites. Ils représentent 90 % de la production sculptée. Cependant la sculpture bretonne a su adopter des courants venus de l'extérieur. Les sculpteurs bretons n'étaient donc pas à l'écart des préoccupations artistiques de leur temps.

Claire BOURHIS

CEVINS, Marie-Madeleine de et MATZ, Jean-Michel, *Formation intellectuelle et culture du clergé dans les territoires angevins (milieu du XIII^e-fin du XV^e siècle)*, Rome, Collection de l'école française de Rome (349), 2005.

Le colloque international d'Angers (15-16 novembre 2002) dont le présent volume réunit les *Actes* s'inscrit dans une série de rencontres consacrées à l'historiographie comparée des différents territoires de l'Occident chrétien qui ont été dirigés par des princes issus des deux maisons apanagées d'Anjou entre le XIII^e et le XV^e siècle : principautés d'Anjou, du Maine, de Lorraine, et de Provence, royaumes de Naples et de Hongrie. Dans leur « Introduction » les éditeurs ne manquent pas de rappeler le caractère artificiel de cette notion de « territoires angevins » déjà souligné par Ph. Contamine à l'ouverture d'un précédent colloque en 1998 sur la noblesse (N. Coulet, J.-M. Matz [dir.], *La noblesse dans les territoires angevins à la fin du Moyen Âge. Actes du colloque d'Angers-Saumur-1998*, Rome, 2000). Il s'agit, en fait, d'un conglomérat de principautés éparses ; au reste, le synchronisme est tout relatif : ainsi la Hongrie cesse d'être angevine en 1387 (voire en 1395) alors que la Lorraine ne le devient qu'un demi-siècle plus tard. Est-ce à dire pour autant que cette hétérogénéité affirmée d'emblée met en cause la pertinence de l'entreprise ? La vingtaine de contributions rassemblées ici démontre l'inverse. En tirant les conclusions de ce colloque, Jacques Verger constate que cette entité disparate dont la cohésion n'est due qu'aux aléas dynastiques constitue, précisément, un échantillonnage aléatoire et, de ce fait même, représentatif de l'Europe de la fin du Moyen Âge. D'autre part, les prétentions universelles de l'institution ecclésiastique font du clergé une catégorie suffisamment homogène pour que le comparatisme fonctionne en matière d'histoire culturelle. En somme, les « territoires angevins » constituent un « observatoire privilégié du clergé européen du bas Moyen Âge dans ses pratiques culturelles communes ». La vingtaine de communications rassemblées dans l'ouvrage s'organise autour de trois thèmes dont les éditeurs soulignent d'emblée combien ils interfèrent. Que l'on envisage le degré de formation et de culture au travers des grades obtenus, des livres, des productions et des figures marquantes, les fondements de la culture cléricale sont le livre, l'école et le ministère religieux. Le présent CR ne peut que donner un aperçu des différences entre réguliers et séculiers et des contrastes géographiques qui confèrent à l'ouvrage tout son intérêt.

Huit contributions s'efforcent d'évaluer le niveau et le contenu de la formation du clergé dans les territoires angevins, des ordres traditionnels aux Mendicants, des desservants paroissiaux aux chanoines cathédraux et aux évêques. En effet, à l'exception de la Lorraine, ces territoires ont tous compté au moins une université de médiocre ou moyenne importance. Tous ont des couvents mendiants dont les *studia* ont aussi contribué à la formation des frères.

Dans cette optique, l'enquête de Vincent Tabbagh sur « la formation et [les] activités intellectuelles des évêques d'Anjou, du Maine et de Provence à la fin du Moyen Âge » apporte un éclairage significatif sur les 125 évêques concernés au cours de la période 1360-1380. Alors que les moines ou chanoines (réguliers et séculiers) promus à l'épiscopat ont généralement reçu une formation juridique dans les universités, les 27 évêques issus des ordres mendiants ont eu un parcours spécifique dans les *studia* de leurs ordres (philosophie et théologie). Quelques-uns n'ont reçu que l'éducation chevaleresque de leur milieu d'origine. Leurs lectures s'orientent plutôt vers l'histoire et surtout les sciences naturelles et les Pères de l'Église ont la priorité sur la littérature classique. En fait la dignité épiscopale ne paraît pas impliquer de réflexion pastorale sinon chez les Mendiants, du moins en ce qui concerne la prédication. Retenons aussi dans ce CR l'étude d'Hélène Millet sur « La culture des clercs angevins et provençaux envoyés au concile de Pise (1409) » qui précise ce tableau à la génération suivante. Sur cinq cents participants au concile, une vingtaine représente des institutions relevant de l'Anjou ou de la Provence. Celle-ci brille d'ailleurs nettement plus que l'Anjou. Au sein de cette élite intellectuelle présumée, les juristes sont largement majoritaires et l'on ne relève qu'une poignée de théologiens (l'abbé de Toussaint d'Angers et trois franciscains, dont deux évêques). Toutefois, à côté des grades universitaires de ces dignitaires ecclésiastiques, leur environnement culturel et professionnel vaut qu'on s'y attarde. Deux des évêques concernés sont d'éminents secrétaires et trois ont laissé des ouvrages poétiques, oratoires ou politiques. D'autre part, sur les six témoins angevins aux procès des papes rivaux, deux d'entre eux livrent des informations sur leurs compétences en matière pratiques magiques.

Les livres et les bibliothèques privées ou institutionnelles sont l'objet de cinq communications qui présentent les bibliothèques ecclésiastiques. Jean-Michel Matz, l'un des éditeurs de ces *Actes* a récemment suscité l'intérêt des lecteurs de notre revue en attirant leur attention sur le fond de manuscrits juridiques de Saint-Aubin d'Angers (cf. J.-M. Matz « Les moines et le droit. Enquête sur la culture juridique dans les abbayes du diocèse d'Angers à la fin du Moyen Âge », *ABPO*, n° 112, 2005). Il présente ici « la bibliothèque du chapitre cathédral d'Angers d'après l'inventaire de 1472 ». Sur sept inventaires de cette bibliothèque conservés de la fin du XIII^e au début du XVI^e siècle, seul celui confectionné par le chanoine Jacques Chalery en 1472 concerne les livres d'études. Il confirme que le droit savant (à commencer par le droit canon) représente plus du tiers d'un fond dont les ouvrages de piété et les œuvres humanistes restent absents. Cette bibliothèque capitulaire illustre les préoccupations du clergé de la cathédrale et est en rapport avec l'université dont les chanoines ont été étudiants ou régents. Une édition du document « *Inventarium librorum seu voluminum qui in catheni ponuntur in Libraria ecclesiae Andegavensis* » est présentée ici en annexe.

Enfin une dernière partie réunit cinq communications sur les figures saillantes de la période, notamment et certains milieux particuliers (les Mendiants et la curie pontificale notamment) dont la culture peut être appréhendée sous un angle spécifique. Deux études concernent Thomas d'Aquin. Anne Reltgen-Tallon, présente « L'Italie angevine, laboratoire des études dominicaines ? L'enseignement de Thomas d'Aquin à Naples (1272-1273) » tandis que Jean-Paul Boyer recourt à l'expression de « thomisme de cour » pour analyser la récupération politique dont Thomas d'Aquin fait l'objet de la part des Angevins de Naples qui ambitionnent de faire de lui le saint quasi-officiel du régime (« *Sapientis est ordinare*. La monarchie de Sicile-Naples et Thomas

d'Aquin de Charles I^{er} à Robert I^{er} »). L'auteur édite en annexe le sermon de Frederico Franconi pour la fête de Thomas d'Aquin.

En définitive, au vu de la relative atonie intellectuelle que laissent affleurer les enquêtes présentée à l'occasion de ce colloque, Jacques Verger se demande si celle-ci n'a pas constitué somme toute l'une des causes déterminante de la faiblesse, voire de la faillite prochaine, des dynasties angevines aux XIII^e-XV^e siècles.

Bernard MERDRIGNAC

MAREC, Yannick (dir.), *Les Hôpitaux de Rouen du Moyen âge à nos jours. Dix siècles de protection sociale*, Paris, Éditions PTC, 2005, 178 p.

Cette monographie est un excellent outil pour les néophytes qui s'intéressent aux questions sanitaires et sociales. Ouvrage pratique, qui se veut donc au premier chef synthétique. Néanmoins, la synthèse n'exclut pas un travail bien documenté et illustré, basé sur des travaux universitaires ainsi que sur les archives municipales et départementales de Seine maritime. Son approche chronologique, privilégiant l'époque contemporaine, est toutefois scandée par des encadrés thématiques sur les apothicaires, les aliénés, les prostituées, et les épidémies. Les dernières pages contiennent, quant à elles, de riches annexes sur l'architecture hospitalière, ses dépendances, la formation du personnel, ainsi qu'une série de notices biographiques.

L'hôpital n'a pas toujours été un centre de soin doté des dernières technologies. Son histoire a plus d'un millénaire. À Rouen, c'est au X^e siècle que se forment les ordres hospitaliers. L'hébergement et le traitement des plus démunis se développent aux périodes de prospérité économique, dans les pays où les grandes religions se sont affirmées. Étape importante entre Paris et la Manche, située dans un grand méandre de la Seine, la ville de Rouen, possède un atout géographique majeur, permettant aux politiques parisiennes de s'imposer plus rapidement. Revers de la médaille, sa situation portuaire peut aussi se révéler néfaste en cas d'épidémie de peste. Pendant longtemps, les hôpitaux n'ont été que des centres d'accueil et d'hébergement à vocation religieuse. Après être longtemps resté en marge de la cité, l'Hôtel-dieu de Rouen s'installe à côté de la cathédrale à partir du XIII^e siècle. D'importantes donations font rapidement l'essentiel des revenus hospitaliers. Au début du XVI^e siècle, certains théologiens nominalistes, tels que John Major, plaident pour une prise en charge de l'assistance par l'État, au détriment de l'Église. En 1545, François I^{er} institue des conseils administratifs pour gérer le temporel des établissements hospitaliers, malgré les protestations ecclésiastiques. Le XVI^e siècle œuvre parallèlement à la création de Bureaux de pauvres en vue de centraliser les secours dans un établissement fixe. Mais ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle, à l'heure du « grand enfermement » que l'hôpital général de Rouen remplace le bureau des pauvres valides du XVI^e siècle. La sécularisation progressive de la seconde moitié du XVIII^e siècle permet le transfert de l'Hôtel-Dieu, du centre-ville vers la périphérie. Mais durant les deux derniers siècles de l'Ancien Régime, les hôpitaux rouennais sont incapables de faire face à l'augmentation de la population. Le concept de « bienfaisance » fait alors son entrée. À Rouen, l'Hôtel-Dieu, plus médicalisé, chargé du soin des malades, et l'Hôpital général situé dans les quartiers populaires, accueillant les enfants abandonnés et les vieillards indigents, se spécialisent len-